

Document 1 :

Au XVIIIe siècle, l'éducation des jeunes filles de bonne famille est généralement confiée à des institutions religieuses et des maîtres.

« Les pensionnaires, évidemment à bonne école au couvent pour l'instruction religieuse, reçoivent un enseignement " général " (lecture/écriture/calcul), éventuellement étoffé de leçons d'histoire et de géographie. En pension, cette base peut être complétée par des leçons particulières – onéreuses – de maîtres intervenant à la demande des parents et composant un programme " à la carte " faisant la part belle aux arts d'agrément. »

Martine Sonnet, « L'éducation des filles à l'époque moderne », Historiens et géographes, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2006.

Document 2 :

En 1783, l'Académie de Châlons-sur-Marne propose un concours (le fait est courant en ce XVIIIe siècle philosophe, et le Discours sur l'inégalité de Rousseau était la réponse à une question proposée par l'Académie de Dijon) avec la question suivante : "Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?". Chordelos de Laclos, dans son essai De l'éducation des femmes, répond qu'il n'y en a pas, revendiquant ainsi le droit des femmes à être libres.

« O ! Femmes, approchez et venez m'entendre. Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. *Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs.* Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du noble désir ! de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question ; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serais autorisé à dire, et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes. Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation ; dans toute société, les femmes sont esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce syllogisme sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot ; C'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer ; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société ».

Chordelos de Laclos, De l'éducation des femmes (1783)